

C'est l'hiver, à Toul. Le soir, grand-père s'installe dans son Voltaire, ce fauteuil profond, alors recouvert de cachemire des Indes, relique d'un châle de l'arrière grand-mère. La petite Suzanne, sept ans, a les honneurs du journal et en lit les titres...

"Faits divers"

"Bah! Laisse cela, cherche Toul, à la page 2."

Docile, Suzanne, consciente de l'honneur qui lui est fait, tourne la page:

"Grand rassemblement..."

"Passe...passe...ça ne m'intéresse pas..."

"Banquet des anciens de la Sidi-brahim..." "Peuh!"...

"Séance du conseil municipal."

Il sursaute, sort à demi du fauteuil, ouvre tout grands ses yeux gris sous la brousaille des sourcils.

"Ah, lis-moi ça."

Le maire, les conseillers, grand-père est toujours friand de savoir ce qu'ils manigancent. Il a lui-même fait partie des édiles. J'ai encore un bel écrin de soie verte où repose son insigne.

Il pleut doucement. Dans la rue, les pavés doivent luire, car les sabots des chevaux glissent. On les entend se reprendre. Le crieur de journaux arpente le trottoir d'un pas rapide. Je l'entends comme si c'était hier:

"LLL...Etoile, édition du soir, terrible catastrophe à Toulon...Nouveaux détails." Le journal, c'était tout ce que nous avions pour "savoir". Pas de télé, pas de radio. Des autos, seulement pour les gens "rupins". Nous, les gosses, nous comptions les chevaux blancs. Quand on en avait cent, il allait nous arriver quelque chose d'heureux. N'appellez pas cela, je vous en conjure, de la superstition. Il arrive toujours quelque chose d'heureux dans une vie d'enfant, avec ou sans cheveux blancs.

Plus tard, un jour, je confiai à Mimi, la grande copine: "Il paraît qu'en tournant un bouton, on entendra chanter en Amérique". "T'as pas perdu la boule?" avait-elle dit.

J'écoute l'autre petit vendeur de journaux: "Voyez, l'Est...RRRépublicain". Il les roulait, les R, celui-là.

Grand-père était aussi "administrateur de l'hospice et vice-président du fourneau économique". "Les soeurs l'adorent" disait grand-mère qui n'adorait pas moins son "Papa"; aucun de ses noms ne lui ayant agréé, il était "Papa".

C'était le temps du petit Père Combes, où l'on faisait l'inventaire des églises, où l'on chassait de France tout ce qui portait un costume religieux.

"Messieurs" avait-il dit alors à ses collègues, peu ou prou lâcheurs ou trembleurs, vous êtes trop avancés pour moi. Je me retire".

Mais les décisions des échevins ne continuaient pas moins à provoquer son intérêt...

Suzanne continue à annoncer les gros titres, mais peu à peu, la réaction baisse. Elle risque un oeil discret. Le conseil municipal a fini de discuter. Grand-père dort...

Un peu plus tard, après son petit somme, il se levait et disait avec un regard malin: "j'va au lieu". C'était pour me faire rire, car croyez-moi, il parlait une langue très châtiée, Monsieur R.

Et puis, il se couchait, dans la chambre contiguë à la salle à manger dont le canapé faisait mon lit. Il laissait à dessein la porte ouverte, et là, commençaient les histoires qui m'amusaient tant. Il me racontait aussi les tours de son "oncle Jacques" au collège Saint-Claude - le collège Rigny actuel- qu'ils fréquentaient tous les deux, comme par la suite mon grand-frère Gabriel et

mon cousin Georges. Cet oncle Jacques! Je ne sais pas si j'ai le droit de vous narrer ce qu'il lui a fait faire un jour. Vous ne le répéterez pas à vos gamins, on ne sait jamais...

Ils étaient en retenue...ça arrive à des gens très bien. Le malheur c'est que le local se trouvait juste au-dessus de la cuisine. Voilà-t-il pas que nos deux garnements s'avisent de percer avec leur canif un petit trou dans le plancher et de laisser tomber, dans la grande marmite malencontreusement ouverte, de petits morceaux de savon... Imaginez le reste... et les cris de la cuisinière quand tout le contenu de cette marmite se mit à déborder d'une mousse infernale. L'histoire, pour moi, s'arrête là; je n'en ai pas su la suite. Grand'mère, qui savait prendre un ton d'autorité, coupe: "Je t'en prie, papa, cette petite n'a pas besoin d'entendre toutes vos bêtises".

Tous les soirs, à neuf heures, dans le grand silence de la nuit, on entendait soudain, résonnant au pas cadencé sur le pavé, la Patrouille. Elle passait devant notre porte. Les gros brodequins des soldats frappaient les pavés, avec un ensemble et une régularité d'une impressionnante lenteur.

Les malandrins n'avaient qu'à bien se tenir. Ce n'est pas en 1903 que l'honnête ville de Toul sera révolutionnée par des kidnappings, des rapt d'enfants ou des hold-up. Heureux temps!

Le dimanche, les élégantes se réunissaient sur la place de la république et se délectaient de la musique militaire, dans le kiosque, au centre de la place qu'ombrageaient de beaux arbres. Des bancs tutélaires s'offraient aux auditeurs. Je soupire en écrivant cela, car, à la veille du 21^e siècle, il faut des parkings et du rock au monde toulousain et non des kiosques à musique, de beaux arbres et des bancs pour les vieilles dames. Pourtant les jeunes filles trouvaient souvent, dans ces saines distractions, occasion de montrer leurs belles toilettes et leur joli minois et il ne fut

pas rare que l'une ou l'autre de ces demoiselles trouvât sur son chemin, celui qui devait le faire avec elle tout au long de sa vie.

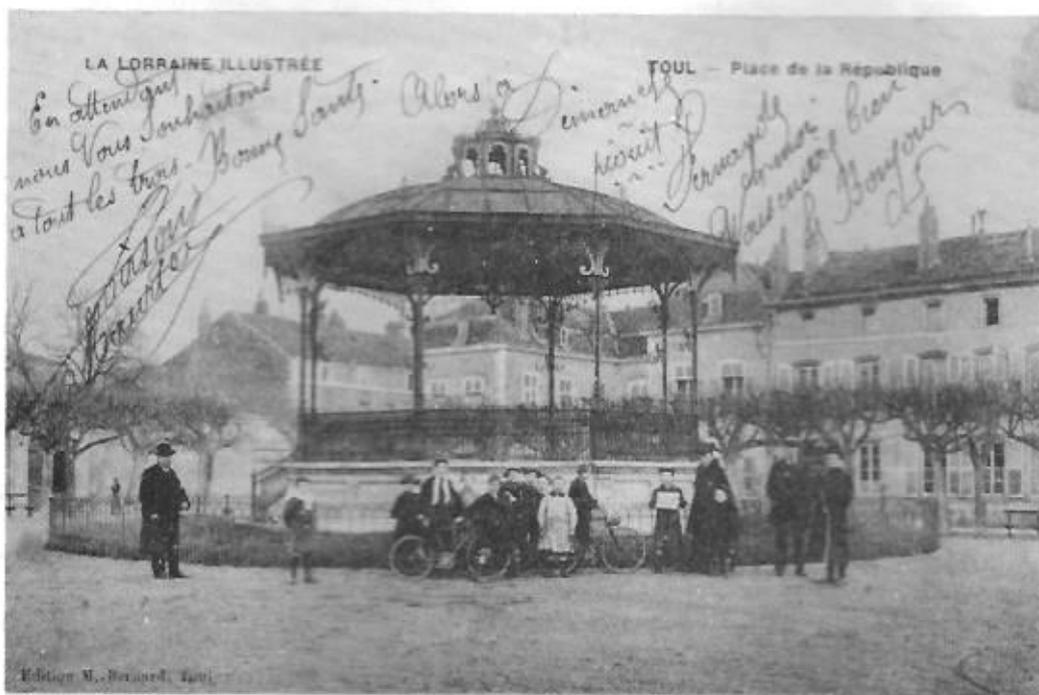
Chaque soir, ce cher grand-père faisait les cent pas en fumant son cigare, sur le trottoir qui borde l'immeuble. Pourquoi? Jamais je ne me suis posée la question. Je pense que grand-mère supportait mal la fumée, pourtant délicate, du cigare. Son mari, qui lui portait une affection à la fois tendre et courtoise, lui évitait sans doute ainsi un quelconque désagrément...à moins que ce ne fut tout simplement pour humer un air très pur; Toul n'était à cette époque en rien polluée. Aucune espèce d'industrie, aussi minuscule soit-elle ne s'y était encore implantée.

Je le suivais des yeux, assise que je me trouvais toujours à cette heure, sur la première marche de l'escalier qui, sur le trottoir, descendait du tambour, lui-même fermé par une porte vitrée, en verre gravé s'il vous plaît!

"Suzanne, va me chercher un cigare à deux sous; le reste, c'est pour toi". Le reste...c'était, ne vous déplaît, sur une belle pièce de cinq sous en nickel -le franc et le demi-franc étant en argent de la taille des vingt et dix centimes d'aujourd'hui et celle-ci, celle de cinq sous, l'ancêtre de nos cinq francs.

Trois sous pour le commissionnaire cent cinquante pour cent de bénéfice, le temps, pour mes jambes de biche, de courir à trente mètres de là, au bureau de tabac qui ferme encore la rue. Des cigarettes, on n'en voyait jamais au 20 de la rue du Murot.

Mais les cigares à deux sous, ça ne doit pas vous paraître grand'chose. Ils dégageaient pourtant un parfum très fin dans la rue. Etes-vous matheux? Comptons: un ouvrier de 1903 gagnait trois francs par jour. Trois francs, cela faisait soixante sous, soit trente cigares de bon-papa. Divisons par trente une journée d'ouvrier aujourd'hui et vous saurez la valeur d'un cigare à deux sous et les énormes profits de la petite





Suzanne de sept ans. Et cela se répétait tous les soirs.

Nous étions au centre de tout: cinq épicerie: en bas, sur la place Croix de Fuë, monsieur Lemaire, dont les deux frères étaient également établis dans notre bonne ville, l'un comme pâtissier (la pâtisserie Grisel de nos jours), l'autre imprimeur, dans la rue Liouville. On peut encore lire son nom sur la muraille et admirer une merveilleuse vieille porte, avec des colonnes à classer et une inscription en latin. Au coin de la rue Traversière du Murot, l'épicerie de Madame Théobald... La boulangerie du Père Bellot, dont les croissants n'ont jamais trouvé leurs égaux à mes yeux... Madame Nicolas, dont la boutique a disparu et qui nous vendait pour deux sous des "père la colique", qui nous faisaient pâmer de rire, Maurice et moi, à les regarder faire caca, de la vraie couleur.

...Le pâtissier Guignier dans la rue Michâtel. Le mitron, tout de blanc vêtu, apparaissait le dimanche, sa bannette sur la tête, avec dedans l'imposant vol-au-vent, que remplacent de nos jours les bouchées à la reine.

Il savait faire aussi, Monsieur Guignier, de la tarte au "semezan"; je crois que c'était un mélange de pavot et de bonnes choses qui nous régalaient et qu'on a supprimé depuis.

Le marché était à deux pas. Grand-mère en revenait, tenant une belle assiette bleu-roi à fleurs, et, dedans, un fromage blanc noyé de crème, notre régala. Jamais je ne l'ai vue partir avec un panier, ni en chapeau! Le dimanche elle portait, pour aller à la messe, une capote de soie à rubans de moire, nouée sous le menton. En hiver, elle s'enveloppait d'une cape en lainage noir, doublée de petit-gris... A cette époque on mettait la fourrure en dedans, comme nos tricots de laine sous nos vêtements.

Dans un panier jaune très épais, elle rapportait la viande du déjeuner: "Servez-moi bien, Abraham! N'est-ce pas!" Ah, oui! il la servait bien, c'était une fameuse cliente, qui ne

prenait que de bons morceaux et payait rubis sur l'ongle. "Regarde, Suzanne, si ce n'est pas une honte! En voilà pour quatorze sous!"

Si vous passez dans le vieux Toul, aux abords de la place du marché, vous pourrez encore la reluquer, la boutique d'Abraham, le boucher de ma mère-grand. La tête de veau dorée qui en orne le fronton a perdu de son lustre, mais les barreaux sont d'époque et même les rideaux blancs à larges lignes rouges qui, eux, ne seront bientôt plus que d'affreux chiffons.

Rectification: dernièrement, pendant une de mes absences, les rideaux ont disparu...un peu de mon vieux Toul qui s'en est encore allé, et j'ai regardé les vitres neuves avec mélancolie. Elles remplacent les barreaux. Adieu Abraham. Heureusement, la tête de veau est tout de même restée au fronton.

Dans la rue Benoît Picard, au coin, c'était une crémèrie, et puis, la mère Maillaud, une petite vieille toujours en pélerine noire crochetée de ses mains. Elle vendait des légumes. Le magasin a été démoli en 1975. "Une salade d'un sou, madame Maillaud, s v p. Une frisée". "Voilà, ma petite Suzanne". Elle l'étalait complaisamment. "Hein, qu'elle est blanche!"

Parfois, vers midi moins le quart, grand-mère disait: "Veux-tu une tarte? Oh, oui, grand-mère!" En un rien de temps, une pâte légère, ni trop ferme, ni trop molle, recouvrait le fond du grand plateau que tante Marie et moi garnissions de mirabelles, de quetsches ou de cerises, suivant la saison; ouvertes et dénoyautées avec la même prestesse que l'habile pâtissière à pétrir la pâte. Les vignes, sur les coteaux, nous fournissaient tous les fruits du paradis terrestre et le jardin de grand-père, des rainettes grises au goût délicat. Un petit secret de grand-mère, la plus fine cuisinière de France et de Navarre: elle avait une certaine manière d'opérer. "On a tort, disait-elle, de mettre du beurre dans la

pâte. La meilleur, la plus fondante, s'obtient avec une grosse cuillerée de saindoux". Comme maman, sa fille, elle fondait elle-même sa "panne" dont les résidus donnaient les "chons" qui faisaient de fameux gâteaux. Et c'est bien vrai qu'elle fondait dans la bouche, cette pâte fine et croustillante. Je portais la tarte au Père Bellot et un quart d'heure après, jam! jam! jam! Elle s'arrangeait même pour nous laisser de la pâte que nous dévorions comme ça, toute fraîche.

A d'autres jours, je quémandais: "Grand'mère, fais-moi une sauce blanche, dis!" -la "béchamelle" de nos jours- "Mais tu en as eu une hier. Je ne puis pas dépenser chaque jour une tasse de crème et un quart de beurre", "Mais n'en mets pas autant". Et elle, sentencieuse: "Avec des crottes de chat, on n'a jamais fait des bagues en or".

Et dire que, jeune mariée de dix-huit ans, elle avait un jour crié sa détresse à son mari: "Papa, mes pommes de terre ne veulent pas cuire" Je comprends, elle avait pris dans la cave...des tubercules de dahlias. Quels progrès depuis cette aventure!

C'était encore elle qui emmenait les journaliers à la vigne, pour bêcher, sulfater, émonder... Elle, toujours elle, qui dirigeait les dix ou douze vendangeurs. On emportait un gigantesque rôti froid que l'on dégustait à midi, à l'ombre de l'"Arbre en croix", au Saint-Michel. C'est cela qui me convenait, la dînette qu'on appellera de nos jours pique-nique. Je ne mangeais pas un seul grain de raisin. Ma soeur Marthe s'en chargeait pour deux, mordant à même la grappe, l'imprudente!

Cependant, les vendangeurs et les vendangeuses coupaient les belles grappes et en remplissaient leurs paniers en chantant:

"Vive le grain doré,

Vive la grappe mûre,

Du coteau, richesse et parure..."

Les hommes, la hotte sur le dos, recevaient la cueillette et allaient vider leurs "tendelins" dans la cuve arrêtée au milieu du sentier et qui revenait lentement le soir, du mont

Saint-Michel à la rue du Murot. Ensuite ils grimpaient prestement dedans et le bon jus des "Côtes de Toul" coulait dans les seaux qui, par l'escalier de pierre, allaient se vider dans les grands foudres. J'étais horrifiée. Si maman les voyait, elle si difficile, monter au milieu des raisins avec leurs bottes!! J'ai appris par la suite qu'elles étaient neuves, ces bottes, et ne servaient qu'en cette occasion. Et les gens venaient acheter le vin doux, à un sou le litre.

Grand-père n'allait jamais à la vigne. Le docteur le défendait. Il marchait pourtant bien, mais, asthmatique au dernier degré. Tout ce qu'il pouvait réaliser, c'était, d'un pas très lent, le trajet de la maison au jardin, deux fois le jour, avec nous. Le bon docteur Crosmarie a dit que ces trajets quotidiens et ce jardin lui avaient donné dix ans de vie. Maurice poussait la petite brouette qui rapporterait tous les légumes possibles et lui, tenait, sur son épaule, au bout de sa canne, un panier de jonc tressé. Quel jardin! Quels légumes! Et pas une herbe dans les allées. Et une pompe avec une auge et une couche de melons, champignons, asperges. Et des fleurs partout. Nous avons une belle balançoire de bois verni avec des anneaux nickelés. Mon cousin Georges prenait un malin plaisir à me lancer très haut, malgré mes cris. "Laisse la donc tranquille, ta p'tite cousine" disait bon-papa de sa voix calme. Grand-père avait même fait bâtir pour nous, au milieu de ce jardin, une jolie petite maison de briques; ses fenêtres en ogives la faisaient ressembler à une chapelle. Elle ne comprenait qu'une petite pièce où l'on pouvait jouer si la pluie nous surprenait. Cette petite maison existe toujours; le jardin de grand-père est même le seul qui soit resté jardin, alors que tous les autres ont été envahis par des constructions de toutes sortes. On a peine à le retrouver, mais j'ai grande joie qu'il soit resté tel quel!

* * *

L'omnibus de l'Hôtel de la Comédie, rue Gambetta - c'est encore inscrit, gravé dans la pierre, au fronton de l'immeuble Rolin-Mathiot, et mon coeur fait "boum!" quand je passe devant en allant à Prisunic- cet omnibus nous amenait avec tous nos bagages, de la gare à la rue du Murot. Cela coûtait, tout rempli de gens et de valises, six sous. Heureux temps où le billon était roi, où papa, pour payer les "hommes", -Ah, c'est vrai, vous ne savez pas...:

"Un sou par jour,

"cinq sous par prêt,

"trente sous par mois,

"font dix-huit francs par an".

chantaient les soldats.

Donc, papa mettait tout bonnement sur la balance Roberval, les pièces de un et de deux sous, celles-ci à peu près de la taille de nos pièces de cinq francs, et en bronze. On m'a appris à l'école que dix centimes (deux sous), faisaient dix grammes et cinq centimes (un sou), cinq grammes. Cela allait plus vite, mais il ne fallait pas que les pièces soient trop usées!

Toul, c'était pour nous le paradis des petites vacances. Pour les grandes elles se passaient en Lorraine annexée. Je partais toujours avant les "Prix", malgré "l'excellence" car j'étais petite, pâlotte et maigrichotte et j'avais besoin du grand air et du bon lait de notre cher Théding, le pays de papa. Quel plaisir que ces deux mois entre la ferme de l'oncle Pierre et la grande maison de tante Julie, la soeur de grand-père. L'oncle Christophe, son mari, était pour ainsi dire le châtelain du pays. Propriétaire de la scierie à vapeur, comme on disait en 1906, maire de l'endroit, très fortuné, grand chasseur devant l'Eternel, il tenait table ouverte pendant tout le temps des chasses et il n'était pas rare que la "grande salle à manger" s'ouvrit à de nombreux convives, notables des environs. A la cuisine, s'affairaient cinq ou six femmes qui élaboraient des petits plats inouïs, et de grands aussi. Cela me rappelle un livre d'Emile Moselly avec, en tête de cha-

pitre: "La cuisine d'une auberge lorraine", toutes proportions gardées. A douze ans, j'avais déjà fait la comparaison, alors que ma maîtresse d'école nous avait donné en dictée un passage de "Terres lorraines" que je n'avais jamais oublié. J'ai beaucoup aimé Emile Moselly, me trouvant avec lui des affinités dans mes observations sur les gens et les choses, en commençant par son amour pour le terroir lorrain.

Je n'ai gardé le souvenir que d'un hors-d'oeuvre, d'une facture étonnante. Une marguerite géante, sur un lit de persil haché très menu formant la pelouse. Les pétales étaient d'oeufs durs artistement taillés: le jaune de ces oeufs miraculeux en formait le coeur et la tige se paraît de feuilles d'estragon, exactement semblables à celles de la marguerite. Tout cela entouré de miettes de thon et autres choses savoureuses.

Dans le cellier, des lièvres pendaient, attachés par les pattes, dégouttants de sang noir. Nos chasseurs ne les appréciaient que "faisandés". "Quelle idée" pensais-je avec une grimace! On ne m'en eût pas fait manger pour un empire.

Tous les invités partis dans leurs tapissières à chevaux, la grande salle à manger rangée, astiquée, retrouvait son calme, ses housses aux fauteuils et closait ses volets jusqu'à la prochaine chasse.

La "petite" salle à manger servait les jours de visite et la "grande" cuisine, les jours ordinaires, car il y en avait encore une autre dans laquelle on descendait par deux marches de pierre. On y voyait un évier très bas et de dimensions imposantes, avec une pompe qui dispensait une eau très fraîche. Dans le coin, d'une énorme huche s'exhalaient, quand on soulevait le couvercle, d'indéfinissables odeurs de poulet froid, de rôtis, de pain blanc. Cela nous donnait un fameux appétit; la bonne "Chrichtine" nous servait, avec son visage de maman tout ridé. Dieu!

Que nous l'aimions, notre Chrichtine Au retour chez nous, nous avions pris quelques kilos; tante Julie y

tenait.

Cette petite cuisine, en contre-bas, était pavée d'une délicieuse fraîcheur. Elle valait tous les frigos du monde et donnait directement sur la cour où nous nous ébattions, sans crainte pour les parents, fermée qu'elle était par une très haute grille de fer forgé. Une remise s'y ouvrait et un break attendait les jours de grande sortie.

Radieuses vacances!

Nous jouions au croquet ou à la "poursuivette" pendant que les parents papotaient ou cousottaient sous les grands arbres du verger. On ne tricotait guère à cette époque, c'est bizarre. A l'école, nous apprenions plutôt à crocheter, parce que "les aiguilles à tricoter étaient dangereuses"! C'est à Théding que j'ai joué avec ce merveilleux garçon, Marius, mort à 23 ans dans l'avion qui lui avait valu 23 victoires et tant de décorations.

Elle avait ses recettes, bonne-maman de Toul, et surtout, de grands principes. Ecoutez-la: "Situ veux un pot-au-feu bien savoureux, il faut le faire bouillir dans une marmite de terre vernissée. Et le lait a bien meilleur goût s'il a bouilli dans une de ces mêmes casseroles à queue".

Par amour pour la mémoire de ma grand-mère, j'ai acheté l'un de ces poêlons. Il ne me sert pas, je ne fais pas bouillir le lait. Mais je ne le donnerais à personne.

"Le café doit être clair, fort et bouillant". Oh! le bon café de ma grand-mère; ce n'est pas pour rien qu'il en existe une marque semblable aujourd'hui! Son arôme se répandait tous les matins dans les trois pièces du rez-de-chaussée.

"Pour la lessive, il faut la faire tremper longtemps; plus longtemps elle trempe, plus elle sera blanche. Et si tu la laisses également longtemps dans sa dernière eau de rinçage, avec du "bleu", tu verras comme le linge sera beau".

Et dire qu'il fallait aller pomper l'eau à la borne de la rue, à l'endroit où se trouvait l'école Paul Bert aujourd'hui M.J.C. L'eau cou-

rante, c'était un luxe alors. Ah! Les lessives "biologiques aux multi-enzymes, anti-calcaires, anti-redéposition...", ça l'eut bien fait rire.

Chez la tante Julie, à Théding, c'était autre chose. On faisait la lessive bien moins souvent. Il y avait dans le pré une énorme cuve où nous aurions été engloutis: on y entassait le linge, les draps, les nappes et les grosses pièces. Quand l'eau apparaissait, on posait dessus un "cendrier", une grosse toile que l'on recouvrait d'une abondante couche de cendres. Qui ne sait ce qu'est la potasse et d'où elle se retire? En bas de la cuve, un robinet. L'eau sale coulait et l'on recommençait autant de fois que cela était nécessaire. Ensuite, le linge était étendu sur la prairie et aspergé abondamment d'eau claire. Puis, séché sur le pré. Il fallait voir sa blancheur.

Encore un conseil de grand-mère qui ne voyait pas souvent le docteur: "Tu vas sur le "trône" tous les matins à la même heure, tu entends? C'est très important...et tu attends.. ça finit bien par arriver..." J'te crois grand-mère!

Il aurait fallu demander à la tante Marie, sa seconde fille, ce qu'elle pensait de la méthode! Grand-mère n'était pas constipée. Elle n'a jamais eu d'occlusion intestinale, ni de côlon rétréci comme un sablier. Pour ces conseils là, je fais une réserve mais j'avoue que tous les matins, ils me reviennent en mémoire et je souris. Je crois même que je commence à les trouver judicieux.

Je n'ai jamais aimé les choses sucrées. A la maison, je me délectais de la brioche dominicale, chaude et moelleuse à souhait, et pas sucrée du tout. Mon boulanger de la rue du Murot, troisième successeur du Père Bellot, la fait exactement comme je l'aime. Merci, Monsieur Mathieu. On la mangeait avec des oeufs à la neige ou de la crème au chocolat.

Et quand, au beau temps des vacances, ma riieuse grand-mère me réveillait avec une tasse de chocolat bouillant d'une main et le croissant tout chaud de l'autre, je trouvais

à ce croissant feuilleté, légèrement salé, un goût délicieux qu'aucun boulanger ni pâtissier du Toul actuel n'a jamais pu égaler. Ah! Les croissants du Père Bellot! Je les déguste encore, mais il ne m'entend plus les vanter.

Grand-mère avait surtout une manière de gelée de pommes à faire pâmer Vatel de jalousie. Il fallait ne laisser découler de la blanche serviette que le jus qui voulait bien en sortir, sans presser le moins du monde. O sacrilège! Cela eût troublé cette gelée dorée que tous vantaient.

La "pharmacie" de grand-père se trouvait à l'angle dièdre de la pièce, quand on avait soulevé la trappe. On descendait par une échelle de bois à marches plates et épaisses, qui débouchait sur un monumental escalier de pierre (celui de la vendange), Dans une immense cave remplie de "foudres", où mon cousin Georges pénétrait par une petite ogive tout juste à la taille de son corps fluet. Il allait les souffrer, un peu avant la vendange. Dans une autre cave, on voyait des cages fermées au cadenas. J'étais forte en histoire et dotée d'une mémoire atomique. Je ne pouvais donc m'empêcher de penser, avec un petit frisson, aux fillettes de Louis le onzième... Mais les "fillettes" de Monsieur Rainot étaient inoffensives tout à fait, et bénéfiques à beaucoup d'amis.

"Suzanne, va à la cave, tu prendras au caveau numéro deux, une bouteille cachetée jaune... et surtout ne la remue pas!" C'était du vin de Toul, de ce petit vin gris, un peu fiérot, qui, aujourd'hui encore a une telle cote qu'il devient hors de prix... Les bouteilles portaient des cachets de plusieurs couleurs...

Bravement, je scrutais les demi-ténèbres, grand-père y allait lui avec une bougie. Pas trop rassurée tout de même: le spectre de Louis XI et celui de ses victimes me hantait quelque peu. Pourtant, je ne suis absolument pas peureuse et ne l'étais pas plus à sept ans. Enfin, je revevais, sans triomphe et sans gloire, avec la bouteille indiquée...

L'almanach Vermot a, cette année, quatre-vingts ans, tout comme moi. En voilà, un ami de la petite Suzanne je ne vous dit que cela. Je m'en souviens, de cet almanach Vermot, à la couverture incarnat. Ses innombrables histoires ont enchanté l'enragée de lecture que j'étais. Pendant les vacances d'été, j'allais chez la tante Julie, à l'autre bout de Théding, le village natal de papa. C'est chez elle que nichait l'almanach Vermot. Au "Bill" -le nom de la maison- il y avait une pièce tout entière garnie d'étagères remplies de livres en français, et, en particulier, d'un nombre respectable de ces almanachs, classés par millésimes.

Cette pièce était aussi "la pièce aux gâteaux" qui s'étagaient sur toutes les marches d'un escabeau. Chaque matin, on venait en chercher deux ou trois de belle taille, brioche ou "gâteau de sucre à la cannelle" réservés au seul petit-déjeuner et au "4 heures", à la mode en pays lorrain. Sitôt les premières marches dégarnies, toutes les autres montaient d'un grade et la "Chrichtine" ou la cousine Pauline en fabriquaient trois autres pour les marches libres. Quant aux petits fours, ils remplissaient une ancienne boîte de cacao Van Houten qui en avait contenu un kilo. Je pense en évoquant cette immense boîte, à un calembour pas méchant que l'on se passait sous le manteau: "Qui a acheté la Tour Eiffel? C'est Van Houten pour faire son caca-o!"... Pardon...

Jamais je n'ai vu cette boîte vide. Qu'ils étaient délicieux, les petits losanges à goût de biscuit et d'amandes grillées et pilées que tante Julie nous offrait plusieurs fois par jour.

Il y avait Gamel, le facteur allemand, que l'on appelait Gâââmeul, en bon allemand. Mais quand il arrivait dans sa voiture jaune, nous criions du plus loin que nous l'apercevions: "Bonjour, Gamelle" sans la moindre intention ironique. Nous l'aimions beaucoup aussi, et lui donc! Et il ne pensait pas du tout à s'offenser de notre bonjour, puisqu'il

ne savait pas un mot de français.

Un jour, il arrive en brandissant un journal: "Le République français, kapout!" me dit-il sans rire. Je savais que le mot "Kaputt" était synonyme d'une complète destruction. Je crus vraiment que la France -pour moi, la République, c'était la France- que la France n'existait plus et j'eus une violente émotion accompagnée de larmes. Mais la tante Julie, venue aux informations, me dit tristement: "Ce n'est pas la France, mais son plus beau dirigeable qui a eu un grave accident!"

On peut donc se rendre compte des vacances de rêve des enfants

Egloff-Rainot. Mes copines me disaient, l'eau à la bouche: "T'en as de la chance, tu t'en vas très loin et tu as tant de maisons pour te gâter!" Mais je répondais à Mimi: "Et toi, qui as ici sur place, une tante Boileau, un cousin Georges, un oncle Xavier, un grand-père Haller avec son petit âne qui se roule par terre quand il fait "sa tête". Tout cela à Thaon même, et tu les vois tous les jours si tu le désires. Tu ne te trouves pas aussi veinarde que moi?" "C'est vrai" répondait la grande amie. Toute la famille est dispersée. Comment cela se fait-il? Ah! Quand on a un père militaire, que voulez-vous!

Suzanne EGLOFF
en 1976...